



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### Modès.

Tandis que les modes d'été restent stationnaires en attendant les caprices de l'automne, l'imagination prépare et invente de piquantes ressources pour la parure d'hiver. Déjà M<sup>me</sup> Bernard \* a fait confectionner des nouveautés ravissantes destinées à nos premières soirées. Des ornemens de corsage, où le satin, les blondes et les gazes sont employés avec un art tout gracieux, donneront beaucoup d'élégance aux plus simples toilettes. Les mantilles, les bonnets, les collerettes, se trouvent aussi soigneusement disposés pour les diverses circonstances qui nécessitent un choix heureusement varié et rappellent en tout le bon goût de M<sup>me</sup> Bernard, si avantageusement connue pour la perfection des

articles de lingerie et broderie qui se trouvent dans ses jolis magasins.

— En nous occupant par anticipation des modes d'hiver, nous rappellerons le changement de domicile de M<sup>me</sup> Armand, maintenant rue Feydeau, n<sup>o</sup> 22. C'est de ce bel établissement que sont sorties la plupart des robes en tulle, en gaze, brodées en soie ou en lamée, qui ont paru avec le plus de succès dans nos grands salons. M<sup>me</sup> Armand sait distinguer avec une grâce parfaite ce qui convient à l'élégance de la ville et au luxe de la cour, et, dans ces deux genres, tout reçoit chez elle une exécution remarquable.

— Tout au loin nous apercevons aussi déjà des manteaux qui se brodent et se décorent dans les ateliers des demoiselles Rambac \*, pour apparaître au premier froid. Tout séduisants dans leur primitive

\* Rue de la Bourse, n<sup>o</sup> 8.

\* Rue du Faubourg-Saint-Denis, n<sup>o</sup> 19.



recherche, ils prennent place auprès des tissus de soie brodés dans tous les genres qui seront si recherchés pour les robes d'hiver, et auxquels M<sup>lles</sup> Rambac ont apporté une perfection qui justifie les nombreuses demandes qui leur sont déjà faites pour ces jolis articles.

— Mais parmi tous ces délicieux travaux à l'aiguille que produisent les plus grandes recherches de nos modes, il est un genre qui ne connaît ni tems, ni lieux, ni saison, et s'adopte dans tous les momens de la vie : ce sont les broderies au plumetis. Ces broderies qu'on place partout, depuis le bonnet de nuit jusqu'à la robe de noce, ces broderies qui peuvent faire payer un collet depuis douze francs jusqu'à douze louis, sont devenus si attrayantes qu'on en a fait une nécessité pour la toilette. M<sup>me</sup> Hermel \* peut être regardée comme un des plus grands stimulans de cette passion de l'époque, tant sont gracieux et variés les articles de ce genre que nous offrent ses magasins. Portant le même goût sur tout ce qui tient aux broderies en soie, or, etc., il n'est pas de luxe sur ce point que M<sup>me</sup> Hermel ne satisfasse avec le plus grand succès.

— Les plus nouvelles broderies exécutées autour des mouchoirs de poche étaient prises sur des dessins gothiques, où semblaient une moulure enlevée aux plafonds de la Régence. Nous en avons vu entourés d'une galerie d'ogives ou d'arabesques, groupés avec un grand travail. Un mouchoir, bordé d'une galerie de colonnes séparée par des jours du haut en bas, avait aux quatre coins des ruines romaines parfaitement exécutées et reconnaissables.

— Les manchettes semblent devoir continuer à orner le bas de nos manches cet hiver, tant on en voit en profusion : leur forme est tout-à-fait de fantaisie et variée à l'infini.

— En façons de robes, très-peu de nouveautés, sinon quelques garnitures de

brandebourgs sur des redingotes de soie. Ces brandebourgs sont faits en tresses plates, travaillées à jour et terminées par des olives ou des boutons ronds et plats d'un travail assorti à celui du brandebourg. Le collet de ces redingotes est petit et retombe en dehors d'une chemisette garnie d'une valenciennaise tuyautée autour du cou, et soutenu par un ruban ou une cordelière qui noue sur le devant.

— Décidément les volans sont introduits dans les modes de 1834. Les voilâ qui s'emparent de toutes les étoffes et se divisent dans toutes les dimensions. Nous avons, depuis quelque tems, revu les *Ninons* à cinq volans séparés par une broderie. Les robes en mousseline brodée sont les premières qui aient repris ce genre de garniture. Nous citerons cependant une robe en gros de Naples gris-perle, brodée en soie, garnie du haut volant à tête, ayant en haut et en bas une guirlande brodée. Les bouquets de la robe et les guirlandes du volant étaient rouges, noires et jaunes. Avec cette robe était porté un chapeau de paille d'Italie orné d'un bouquet de plumes de paon.

— Les corsages à la Niobé ou à la grecque vont très-bien aux étoffes un peu épaisses. Les plis de corsage forment parfaitement le godet et se soutiennent assez éloignés de la poitrine pour laisser voir la broderie de la chemisette de dessous. Les manches, toujours larges d'en haut, se portent indistinctement larges ou collantes depuis le coude ; les jupons un peu plus longs par derrière que par devant.

— Parmi plusieurs jolies robes faisant partie d'un riche trousseau, nous avons remarqué une redingote en gros de Tours vert tendre, garnie tout autour des pélerines et sur les deux devans du jupon d'une ruche de rubans verts frangés au bord. Une autre redingote en gros de Naples rose, brochée en blanc et garnie de ruches en tulle de soie, moitié rose, moitié blanc.

— Les dessins des mousselines de laine ou foulards sont toujours très-grands et

\* Rue Richelieu, n° 92.



bariolés : en revanche, les percalines et indiennes portées le matin par des femmes qui ont du goût ont des dessins petits et des nuances très-tendres.

— Sur une robe blanche unie nous avons vu une pèlerine en mousseline des Indes brodée à grands ramages et doublée en taffetas lilas ; cette pèlerine décolletait le haut des épaules et la poitrine. Elle s'arrondissait sur le dos et croisait comme un schall sur le devant ; elle était garnie de dentelles très-belles. Cette forme est très-gracieuse et sera adoptée pour des robes d'étoffe. On se propose de faire dans ce genre des pèlerines de velours, que l'on portera sur des robes de satin décolletées, lorsqu'on voudra rendre ces dernières moins habillées.

— On portera des capotes à coulisses, en gros de Naples blanc, doublées de crêpe rose, qui sont d'un joli reflet pour la physionomie. Un seul nœud sur le côté et souvent un demi-voile cousu aux bords.

— Point de variation dans la grandeur des chapeaux. On voit plus de garnitures en nœuds qu'en fleurs. Pour peu qu'une toilette soit fraîche ou élégante, la paille de riz est indispensable. Les fleurs seules la passe semblent ne plus appartenir qu'aux chapeaux habillés. Celles que l'on voit porter encore en négligé indiquent un manque de goût.

## Malheur et Poésie.

Une douce sympathie s'éveille en nous à la lecture du livre de M. Raynal. L'innocence conduite au crime par le malheur, voici l'histoire dont nous présentons l'analyse. Quelle influence doivent exercer ces mémoires sur une société à laquelle manquent encore tant de lois d'une importance si grande et si généralement sentie !

Cette fièvre de croissance du pays se

bornera-t-elle à le faire souffrir, à l'agiter long-tems sans qu'il grandisse et se développe ? nous privera-t-on encore pendant beaucoup d'années d'un bon système pénitentiaire ?

Un pauvre enfant, insoucieux de l'avenir, s'endort sous un arbre dans une forêt et tombe dans les mains de gendarmes qui l'emmènent comme vagabond et le conduisent au dépôt de Saint-Denis. Laissons-le parler lui-même, lorsque, devenu écrivain distingué, il nous donne la peinture de ce repaire.

« De lentes tortures aboutissaient à briser l'ame ; du sang noir dans les pleurs et hors des yeux ; presque plus de sang ; un désespoir continu ; soixante pas à faire et tout de suite des surfaces de granit, ou des portes de bronze, ou des grilles ou des barreaux !... »

» L'haleine corrosive des assistans ; nulle part du soleil ; et partout un jour terne obstrué de fantômes. Un ciel carré, à plomb, étroit. Pas un oiseau traversant ce Cocyte. Une vaste et méphytique salle pour la nuit ; des lits en forme de cercueils ; une lampe à l'agonie, suspendue au milieu du cintre ; la vapeur des enduits de chaux enlaidissant les rêves ; puis, pour faire supporter ce spectacle, un pain maigre aflamé de sa propre substance et quelques légumes déjà rongés par les insectes. Autour de soi, jamais de repos. Des hommes, du bruit ; du bruit et des hommes toujours ! »

Loin d'imiter les vices des détenus, il se livre au travail, copie de sa propre main le dictionnaire de Boiste, et parvient à compléter une éducation suivie au collège pendant deux années seulement. C'est à Saint-Denis qu'il s'essaie à faire des vers. Là se révèle en lui un talent remarquable pour la poésie : le feu du génie couve dans l'obscurité d'une noire prison ; de brillans éclairs se font jour à travers d'épais barreaux de fer. Mais notre jeune poète trouvera-t-il à son retour à la liberté de quoi rentrer dans une société qui le traite si



cruellement ? Une loi fautive l'a marqué d'une tache indélébile ; il doit traîner partout la peine du châtiment et non celle de la faute. Quelle ame bienfaisante et digne l'empêchera de tomber dans les pièges tendus sous ses pas ? Hélas ! le manque de travail , de pain , de vêtemens , le conduit à mériter une condamnation aux travaux forcés pour cinq ans. Étrange effet du tems et des circonstances ! Raynal , enfant , vit charger de fers ses mains encore pures : criminel , il ne trouva que des larmes et des juges prêts à l'absoudre. La belle défense de M. Ledru , son avocat , la protection de Béranger , la clémence du roi , sont autant de preuves que la vertu , manquant du nécessaire , peut se laisser égarer un instant. Transporté à la Force , il y fut l'objet des attentions bienveillantes d'une foule de personnes marquantes qui l'entourèrent de soins comme pour le réconcilier avec le sort et le ramener à l'estime de lui-même. Dans l'un de ses intervalles de liberté il fait une visite à Béranger qui , sous un léger prétexte et sans nécessité , laisse Raynal seul dans sa chambre. On pénètre assez le motif délicat qui le fit agir ainsi.

Un des momens les plus déchirans de la vie de Raynal est celui où , voulant rentrer chez sa mère , qui l'avait recueilli après sa sortie du Dépôt , il se trouve encore exposé à retomber dans les mains de fer dont il sentait encore les étreintes. « Un samedi soir , je rentrais pour me coucher , je frappe , on n'ouvre pas. J'écoute : on marchait dans la chambre , et d'ailleurs j'y découvre de la lumière. C'est moi , maman , m'écriai-je , ouvre. Point de réponse. Je frappe plus fort. Tu me renvoies donc ? Pas un mot. Mais , maman , ou veux-tu que j'aïlle à cette heure ? Même silence. Laisse-moi passer encore cette nuit ; demain je m'en irai , nous nous dirons adieu. J'entendis tirer un rideau , et la lampe s'éteignit.

La privation d'alimens m'effrayait moins encore , il faut l'avouer , que celle d'un

asile. Je savais , par expérience , que je pouvais manquer de tout , excepté d'un gîte , sans avoir à redouter la prison... »

Pendant cette longue vie de misères , décrite par notre poète avec une si frappante vérité , nous le voyons tour à tour berger , commissionnaire , menuisier , clerc d'avoué. Cette dernière profession , plus en harmonie avec son intelligence , lui aurait souri , mais la pauvreté lui ferme encore cette carrière. Son patron , le voyant si mal vêtu , le rend à ses parens. Pauvre Raynal ! Plus tard nous le voyons sculpteur de manches de couteaux , être obligé de vendre ses outils pour se procurer du pain. C'est de son établi qu'il écrit un jour à Béranger que , couvert d'une poussière d'ébène , et jetant les yeux sur ses vêtemens en désordre , il lui est impossible d'aller le voir. Un grand charme de style se fait sentir dans l'ouvrage de M. Raynal. Les pensées neuves et fortes y fourmillent. N'en commencez pas la lecture à minuit si vous ne voulez que le jour vous surprenne le livre en main sans avoir goûté les douceurs du sommeil. Lisez-le à tête reposée : si vous avez d'abondantes larmes , il vous en fera verser. Nous terminerons cet article par des stances qui donneront une légère idée du talent poétique de M. Raynal.

#### J'AIME A RÊVER.

J'aime à rêver , quand mon ame en délire  
Plane inspirée au sein des immortels ;  
Du dieu des vers j'ose prendre la lyre ,  
Et les humains m'élèvent des autels.  
Comme un éclair , quand mon rêve s'efface ;  
Quand sous mon toit j'ai dû me retrouver ,  
Sur ces autels dont il n'est plus de trace ,  
J'aime à rêver.

J'aime à rêver sur le bord du rivage ,  
Quand , échappé dans les plaines de l'air ,  
Sur mon front pâle amoncelant l'orage ,  
Un vent fougueux soulève au loin la mer ;  
Par la pensée errant au sein de l'onde ,  
Assis au port où je puis le braver ,  
Tranquille , au bruit de la foudre qui gronde ,  
J'aime à rêver.

J'aime à rêver sur la tombe isolée  
Où dort en paix l'ami de la vertu :



L'adversité fut par lui consolée ;  
Son bras soutint l'indigent abattu.  
Cherchant en vain sous la ronce et l'épine  
Son nom que nul n'eut soin de conserver,  
Devant l'éclat de la tombe voisine,  
J'aime à rêver.

J'aime à rêver sur la brillante aurore  
Qui devança mon pénible avenir.  
Que de beaux jours pour moi devaient éclore !  
Que de beaux jours devaient ne point finir !  
De mes destins je traverse l'espace,  
Loin du bonheur que je n'ai pu trouver ;  
Le temps s'enfait : sur chaque instant qui passe  
J'aime à rêver.

SOPHIE C\*\*\*\*

## UNE FEMME HEUREUSE.

La parité de l'âme est le seul bien  
réel de la vie.

(Édouard.) Mme la duchesse  
DE DURAS.

I.

### M. DE NOIRVILLE.

M. de Noirville était un assez *bel homme*, il se nommait simplement Corniquet ; mais ses amis trouvant que ce nom n'avait pas le sens commun, et les humiliant au possible quand ils le prononçaient en public, M. Corniquet l'avait changé pour celui d'une de ses terres, Noirville, qu'il choisit parmi cinq ou six propriétés magnifiques que lui avait léguées son père, feu M. Grégoire Corniquet, d'abord chaudronnier, puis démolisseur, puis usurier, puis enfin riche à millions.

Malgré son immense fortune, M. Corniquet avait été loin de donner une brillante éducation à son fils ; il l'avait envoyé interne dans un collège de Paris, avec un trousseau complet, un couvert d'argent et dix sous par semaine ; puis tranquille sur l'avenir intellectuel de ce fils chéri, déjà d'une nature fort bornée, il devint ce qui s'appelle un cancre en langage d'éco-

lier. Sale, déguenillé, bête et lourd, bafoué par ses camarades, il traîna sa paresse et sa bonnasserie sur les bancs de toutes les classes jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Alors M. Corniquet père mourut, et M. Corniquet fils se trouva riche de 50,000 écus de rente.

Quoique d'une espèce commune, M. de Noirville n'avait pas de façons par trop mauvaises, son tailleur l'habillait passablement ; ses amis disaient qu'il était très-bon enfant ; sa position de fortune lui donnait assez d'influence dans le monde qu'il voyait ; enfin, il se trouvait fort heureux, et il atteignit sa trentième année en s'amusant de tout ce qui pouvait amuser un homme d'une stupidité désespérante.

Pourtant ce bonheur eut un terme, et quoique M. de Noirville, vêtu de sa belle robe de chambre, regardât les passans avec un plaisir profondément senti, une amère et pénible mélancolie était sur le point de l'accabler.

En effet les événemens les plus cruels semblèrent s'être réunis pour le désoler. Dix de ses meilleurs chiens venaient d'être décousus dans une chasse ; une fille d'opéra qu'il payait fort cher avait pris la fuite avec son coiffeur, et il s'était aperçu que son maître-d'hôtel le volait.

En se promenant au bois, M. de Noirville réfléchit murement sur la fatalité qui le poursuivait, et il trouva que le seul moyen de remédier désormais à de pareilles mésaventures était de se marier. Une fois marié, se disait-il, je n'aurai plus besoin de maîtresse. (Car M. de Noirville avait des principes fort arrêtés.) Ma femme s'occupera de ma maison, et mon maître-d'hôtel ne me volera plus ; et puis d'ailleurs il est probable que je me suis assez amusé, car, depuis deux mois, je m'ennuie à crever. Oh ! j'aime mieux m'ennuyer avec ma femme que tout seul. C'est dit ; demain j'irai trouver mon notaire, car, pardieu, il faut que je me marie le plus tôt possible.



Et le lendemain son notaire lui disait : Puisque vous êtes assez galant homme pour ne pas tenir à la fortune, mon cher monsieur, j'ai votre affaire : une demoiselle d'Elmont, d'une très-grande famille, jolie et élevée dans la perfection. Ce soir même j'en parlerai à son oncle qui sera aux anges, car pour elle c'est un quine à la loterie qu'une telle union.

Et selon l'usage, parce qu'un imbécille avait été trompé par une danseuse, volé par un laquais, et s'ennuyait de sa propre sottise, voilà que l'avenir d'une pauvre jeune personne, qui n'en peut mais, se trouve dès ce moment à peu près enchaîné au sort de cet homme auquel elle n'a jamais pensé.

## II.

### M<sup>lle</sup> D'ELMONT.

Cécile d'Elmont était parfaitement née ; son père, le marquis d'Elmont, ayant perdu à la révolution une fortune qu'il avait réalisée presque tout entière en valeurs sur l'état, ne trouva dans l'indemnité qu'une fraction bien minime de ce qu'il possédait.

Chargé à cette époque d'une mission diplomatique fort importante, et tenant à représenter dignement son pays, il dépensa ainsi une portion de ce que la restauration lui avait rendu ; les dettes qu'il avait été forcé de contracter pendant l'émigration absorbèrent le reste, et lorsqu'il mourut, sa femme et sa fille se trouvèrent réduites à une pension fort médiocre.

La marquise d'Elmont ne survécut pas long-tems à la perte de son mari, et Cécile fut confiée aux soins d'un de ses oncles, le comte d'Elmont, excellent homme, colonel en retraite qui s'était rallié à l'empereur, avait fait toutes ses campagnes, et, rongé de blessures et de rhumatismes, vivait modestement de sa solde, car sa part d'indemnité, à lui, avait en partie passé au jeu, ce dont il se repentait amère-

ment lorsqu'il se vit chargé de pourvoir à l'avenir de sa nièce.

Cécile n'était pas rigoureusement belle, mais elle avait une de ces physionomies pleines de charme, de grâce et de distinction, qui devait vivement frapper les gens d'un goût épuré, qui cherchent dans la figure d'une femme autre chose qu'une régularité froide et symétrique.

Tout en Cécile révélait une âme noble, élevée, et surtout un esprit d'une excessive délicatesse : ayant toujours vécu dans le monde le plus choisi ; façonnée, par son père et sa mère aux habitudes les plus recherchées ; dotée d'un tact exquis, don si précieux et si cruel à la fois, qui lui faisait éprouver des jouissances et des peines inconnues aux organisations vulgaires, on ne pouvait reprocher à M<sup>lle</sup> d'Elmont qu'une sorte de sauvagerie, et cette sauvagerie, on l'expliquerait peut-être par la crainte que Cécile éprouvait de rencontrer dans le monde des idées ou des personnes qui l'eussent douloureusement arrachée de la sphère de pensées d'élite au milieu desquelles elle aimait à s'isoler.

Lorsque le marquis d'Elmont avait quitté son ambassade, se voyant presque sans fortune, il avait dû choisir un appartement modeste ; or, par le plus grand hasard, il trouva ce qui lui convenait dans l'ancien hôtel d'Elmont, propriété qu'il avait vendue avant la révolution, voulant réaliser sa fortune pour passer à l'étranger.

Ce fut donc dans le logement de garçon qu'il avait autrefois occupé du vivant de son père, que le marquis d'Elmont se retira avec sa femme et sa fille : c'étaient six petites pièces situées au troisième et donnant sur le vaste et magnifique jardin de l'hôtel bâti dans le centre du faubourg St-Germain.

Le reste de l'habitation était loué à je ne sais quelle compagnie d'assurances.

Des jardinières remplies de fleurs garnissaient les fenêtres ombragées par la cime



des haut tilleuls du jardin, et quelque camélia, ou quelque autre arbuste de prédilection ; soigneusement placé dans un beau vase de vieux Sèvres bleu aux armes de sa famille, ornait la table de travail de Cécile ; car tout, dans cette retraite élégante et modeste, rappelait un ami, une impression ou un souvenir.

Mais ce qui surtout était d'un prix inestimable pour Cécile, c'était un antique nécessaire à écrire qui avait servi à sa mère pendant l'émigration, et qu'elle ne regardait jamais sans sentir ses yeux se mouiller de larmes. Ce jour-là, nous l'avons dit, M<sup>lle</sup> d'Elmont était loin de penser à la demande qui la menaçait.

Asise dans le fauteuil de sa mère, elle lisait, son beau front appuyé sur sa main blanche et effilée que les longues boucles de ses cheveux bruns voilaient sans la cacher ; elle était vêtue d'une robe blanche, et chaussée avec la plus minutieuse élégance d'un petit soulier de satin noir, quoiqu'il fût encore de très-bonne heure.

Une vieille femme de chambre anglaise, que la marquise d'Elmont avait conservée depuis l'émigration, heurta légèrement à la porte du parloir, entra et demanda à Cécile si M. le marquis (le colonel avait pris le titre de son frère) pouvait se présenter chez mademoiselle. Cécile répondit que oui. La demande et la réponse furent faites en anglais, car mademoiselle d'Elmont parlait à merveille l'anglais, l'italien et l'allemand.

« Que peut donc me vouloir mon oncle de si bonne heure ? » se demanda Cécile. Et je ne sais quel cruel pressentiment vint l'affliger.

(LA SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO.)

## Littérature.

*Toussaint-le-Mulâtre*, par Antony Thouret, est une composition tout-à-fait dramatique qui décrit par quelle infer-

nale puissance la fatalité vient bouleverser toutes les combinaisons de la vie, et substituer involontairement le crime à la vertu. Tel est le fonds de ce nouvel ouvrage dans lequel se trouvent force de pensée et énergie de style.

*Toussaint-le-Mulâtre* est une lecture au-dessus des romans qui ne parlent qu'à l'imagination. Ici il se trouve à la fois intérêt d'histoire et charme d'invention. Cet ouvrage se trouve chez Levayasseur.

— Deux nouveaux volumes des Mémoires de M<sup>me</sup> la duchesse d'Abrantès viennent de s'ajouter encore à la collection déjà si nombreuse et si piquante des souvenirs qu'elle nous a transmis. Une dernière livraison doit compléter cet ouvrage. Les volumes que nous annonçons retracent avec un puissant intérêt les événements de 1812 et 1813.

— M<sup>me</sup> Mélanie Waldor vient de publier un roman polonais de Frédéric Skarbeck et traduit par M. C. Forster, auquel nous devons déjà la *Vieille-Pologne*. Appuyée de talens tels que ceux de M. Forster et de M<sup>me</sup> Waldor, la littérature polonaise s'introduira avec succès dans notre monde, et il est à désirer qu'une si puissante association se maintienne pour la gloire des auteurs polonais, et pour notre plaisir à nous, qui pourrions ainsi les connaître. *Tarlo* \*, qui est le titre de l'ouvrage que nous annonçons, ne forme qu'un volume, mais il suffit pour en faire désirer d'autres, s'ils doivent nous offrir autant d'intérêt.

## Théâtres.

M<sup>lle</sup> DE MONTMORENCY,

OU LE DERNIER AMOUR D'HENRI IV.

Cette pièce, dont l'auteur est M. Rosier, ne brille ni par le plan, ni par la perfec-

\* Chez Moutardier, rue Gît-le-Cœur.



tion des caractères, dont un seul est esquisse avec bonheur. Henri IV surtout y joue le rôle du monde le plus ridicule ! Il n'y a pas de commerçant de la rue Saint-Denis qui, depuis la révolution de juillet, se laisse parler par son domestique du ton dont le grand monarque permet au sien de lui adresser la parole.

Bassompierre est un amoureux transi ; le prince de Condé un poltron révolté ; M<sup>me</sup> d'Angoulême une confidente ; le roi un polichinelle ; Werighen un impertinent valet. Reste M<sup>lle</sup> de Montmorency, délicieuse personne, vive, naïve comme on devait l'être à quinze ans du tems de Henri IV ; mais nous avons changé tout cela. Il est évident que la pièce a été faite pour M<sup>lle</sup> Duplessis, et certes ce n'est pas un reproche pour l'auteur de s'être attaché à faire briller cette charmante actrice. Mais fallait-il absolument placer dans un jour faux tous les autres personnages pour la faire briller d'un plus vif éclat ? Nous ne le croyons pas ; et, quoique bien jeune, elle eût même gagné à lutter avec un talent supérieur remplissant un rôle moins inférieur au sien.

A ce Numéro sont jointes les planches 1093 et 1094.

Édition pittoresque et de luxe à 2 sous la feuille.

## LES MILLE ET UNE NUITS.

Six vol. in-8°, papier superfin,

Ornés de douze Vignettes sur acier, dessinées par Giraud,

ET GRAVÉES PAR LES ARTISTES LES PLUS DISTINGUÉS.

Tous les Samedis il paraît une Livraison composée de cinq feuilles de texte (80 pages), ou de quatre feuilles (64 pages) et une gravure.

DIX-HUIT LIVRAISONS, FORMANT LES 5 PREMIERS VOLUMES, SONT EN VENTE.

En payant six livraisons d'avance, on recevra l'ouvrage à domicile, et les volumes brochés.

ON SOUSCRIT A PARIS,

CHEZ BEAULÉ ET JUBIN, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,

Rue du Monceau St-Gervais, n° 8, derrière l'Hôtel-de-Ville.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.

A CÉDER DE SUITE,

Pour cause de cessation de commerce,

BEL ÉTABLISSEMENT

ET MAGASIN DE MODES,

Situés rue de la Bourse, n° 11.

Cet Établissement, qui est placé dans un des plus beaux quartiers de Paris, vient d'être décoré et meublé d'après les dessins d'un artiste très-distingué, et il est dans toute sa fraîcheur.

On donnera toutes facilités pour les arrangements. S'adresser audit Magasin.

— Une publication qui s'adresse aussi aux dames amies des arts, c'est la *Revue des Peintres* (cinq tableaux pour 25 sous). La cinquième livraison mensuelle paraît aujourd'hui chez M. Aubert ; nous y remarquons surtout le célèbre tableau de M. Lavaudan, l'*Abdication de Marie Stuart, les Guérillas de Biscaye*, par Grenier, et trois jolis sujets inédits de MM. Garneray, Ramelet et Francis. C'est un album de luxe à très-bon marché.

— Une romance délicieuse de M. Boucher de Perthes, intitulée *La Nonette*, vient d'être mise en musique par M. Castelli, et se vend chez *Bernard, passage de l'Opéra*. M. Castelli, ancien officier des armées impériales, décoré de la Couronne de Fer, a trouvé dans les arts des ressources que la gloire cessait de lui offrir. Après avoir été professeur de la princesse, fille du roi de Hollande, il est venu professer le chant à Paris, où ses écoliers se font remarquer par des progrès rapides, et cette bonne et pure méthode italienne, à laquelle nous devons d'entendre enfin bien chanter nos amateurs. On grave dans ce moment-ci *L'Âme et le Diable*, paroles de M. Eugène Roch ; *le Retour du Piqueur*, la *Fille du Magister*, paroles de M. Boucher de Perthes, dont M. Castelli, par une musique pleine d'originalité et de mélodie, seconde admirablement le talent poétique si justement reconnu. P. de C.





# Modes de Paris.

15. Septembre 1834.

N.º 1093.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2.º 1.º près le passage de l'Opéra.

Chapeau en paille de riz orné de Rose, Robe en Mousseline M.º  
Beichut rue de Villedo 33. Chaise Goliique M.º Derville rue  
St. Guillaume 29.

Ayuntamiento de Madrid







# Modes de Paris.

25 Septembre 1834

Nº 2096



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens Nº 2 1º près le passage de l'Opéra.

Coffure par M<sup>me</sup> Croizat rue de Valenciennes 33. Exécutées sur des pignons.  
Couronne de son invention. Chapeau en satin M<sup>me</sup> Thomas rue des  
filles St. Thomas. Bonnet en tulle M<sup>me</sup> Sayan rue Vivienne 13.